

Nathalie Bulle (2011). Compte-rendu de Brigitte Munier, *Robots. Le mythe du Golem et la peur des machines*, Paris, La Différence, 2011, *L'Année sociologique*, 62, p.255-259.

Compte-rendu de Brigitte Munier, *Robots. Le mythe du Golem et la peur des machines*, Paris, La Différence, 2011, 300 pages.

Brigitte Munier propose dans *Robots. Le mythe du Golem et la peur des machines* une analyse du rôle de la pensée mythique dans les sociétés modernes dont nous souhaitons témoigner ici du caractère remarquable. Pour les sociologues qui, comme nous, s'intéressent à la raison humaine, l'ouvrage de Munier soulève de nombreuses interrogations stimulantes, sans pour autant se situer sur un terrain étranger, bien au contraire. La raison ne peut se satisfaire uniquement de la pensée conceptuelle pour interpréter son expérience du monde. Elle sollicite la pensée mythique comme son complément existentiel et culturel. Cette dernière, qui constituait l'horizon de la compréhension dans les sociétés dites premières, continue donc à jouer un rôle cognitif important dans les sociétés complexes. L'apport substantiel de Munier à ce sujet est d'en expliciter les modalités majeures, sur la base du recours à un corpus littéraire particulièrement riche et maîtrisé, conférant à l'analyse une grande efficacité. Une première thèse, forte et contre intuitive, est qu'il n'y a pas de nouveaux mythes. Autrement dit chaque mythe réactive un mythe plus ancien, dont la signification remonte aux premiers moments de l'humanité. La deuxième thèse, centrale à l'ouvrage, est que toute société, à chaque grande étape de son évolution culturelle, voit émerger un mythe dominant. Ce mythe s'inscrit en réaction au modèle conceptuel lui-même dominant. Le lien qui les relie est cognitif et axiologique : le mythe offre à la raison humaine les moyens d'une expression globale de l'expérience présente. A ces deux thèses, s'ajoutent deux corollaires, l'un sur le plan synchronique, qui situe le mythe central au sein d'une constellation « comprenant des mythes parents, complémentaires et opposés en un ensemble cohérent » ; l'autre, sur le plan diachronique, qui décrit le passage d'un mythe dominant à l'autre par un phénomène progressif de substitution. L'ouvrage balaye, pour établir ces thèses, plus de trois siècles de littérature véhiculant des significations existentielles qui, comme le révèle un décryptage acéré, remontent aussi loin que mémoire d'homme, apparaissant déjà consignées dans les grands textes, bibliques ou païens. Ainsi Munier, dont l'objet premier est l'étude du rôle joué par le mythe du Golem - ou robot - dans la société contemporaine, appuie son argumentation sur une analyse comparée des formes mythiques qui ont successivement dominé la pensée occidentale depuis le XVII^e siècle. Occupent ainsi une position centrale, avant l'émergence du Golem, Don Juan, aux XVII^e et XVIII^e siècles et Prométhée au XIX^e siècle. Si Don Juan apparaît pour la première fois sous ce nom avec Tirso de Molina au XVII^e siècle, il recouvre, explique Munier, le vieux thème mythique du séducteur discernable sous la figure du serpent dans la Genèse.

L'analyse comparée met en évidence les fondements communs des rôles sociaux et culturels qu'ont joué en leur temps les mythes de Don Juan et de Prométhée, garantissant ainsi, sur la base de la théorie qu'ils viennent étayer, l'analyse du rôle que joue aujourd'hui le mythe du Golem. Nous avons vu que

cette théorie se décline suivant deux énoncés principaux, le premier peut être formulé provisoirement et sans doute imparfaitement par l'idée d'ahistoricité des mythes ; le second, qui renvoie au rôle psychique de la pensée mythique dans les sociétés complexes, affirme la dominance d'un mythe et sa position de complément existentiel et culturel au modèle conceptuel en vigueur. Ces deux énoncés revêtent une portée compréhensive toute particulière. L'un offre les moyens de saisir le sens véritable d'un mythe « réactivé » à un moment donné en s'abstrayant des formes historiques de la conscience humaine, pour leur opposer une signification atemporelle forte. L'autre permet, à partir de cette saisie, d'appréhender les interrogations existentielles profondes d'une époque, en marge de ses plus sûres conquêtes rationnelles. Lors de sa réactivation un mythe, explique Munier, exerce une fascination née de l'union du familier et de l'énigmatique : « familier car le récit est connu et parle à l'homme de sa propre expérience ; énigmatique, parce qu'il restitue toute la conflictualité d'une expérience réduite ou niée par la pensée philosophique ou scientifique ». La dominance d'un mythe sur une époque se traduit par un rabachage indéfini, l'émergence d'une pluralité des versions de son récit « comme si la culture qu'il contribue à révéler ne se lasse pas de scruter son énigme ».

Revenons tout d'abord à Don Juan. Sa figure renvoie à Lucifer ou au serpent biblique. C'est le « sacrilège épris de Dieu », de totalité, recherchant indéfiniment l'infinitude, rejetant la durée et la mémoire, l'inscription dans le temps social. Il s'inscrit en négatif du modèle conceptuel qui émerge au XVII^e siècle, associé à la quête d'une maîtrise rationnelle du monde naturel, social et humain. Il incarne la réaction à la discrétisation de la vie par la raison, raillant « l'ordre et la mesure, la loi et le progrès, la connaissance et la responsabilité » ; il représente « le rappel de tout ce dont l'époque s'était amputée : le goût de l'exception et de la désinvolture, le privilège de la grâce, non de l'effort ». S'il brave Dieu et la loi, c'est qu'il les affirme en même temps... Prométhée qui va lui succéder au XIX^e siècle au rang de mythe dominant « est un législateur qui subtilise à Zeus une étincelle de son pouvoir pour le donner aux hommes. » Il représente désormais « l'humanité libre et insatisfaite, injustement ployée sous un mal dont elle est innocente. » La foi des Lumières dans l'alliance des progrès moraux, sociaux et scientifiques s'était heurtée à l'épreuve de la Terreur, puis à celle de l'échec napoléonien. Aux progrès fulgurants de la connaissance au XIX^e siècle s'oppose la lenteur des avancées sociales. Prométhée est un « Christ avant le Christ », « une figure de la rédemption d'un mal dont Dieu est responsable : héritier des Lumières qui n'ont su le comprendre, il donne aux hommes la science qui leur permettra de lutter contre leur crédulité ». Il figure « la révolte de l'homme contre Dieu, l'auteur du mal ». Prométhée, qui exprime le drame de la finitude humaine, permet de comprendre, explique Munier, la surgie de la thématique wébérienne du désenchantement à l'issue du siècle de la modernité.

Nous ne pouvons rendre compte ici de la richesse des analyses de l'auteur qui débouchent sur l'émergence au XX^e siècle de l'antique figure du Golem, créature humanoïde, inaugurée en 1918 par Mary Shelley dans son *Frankenstein* ou le *Prométhée moderne*. L'architecture du mythe est régulièrement composée de six séquences : le créateur humain fait un Golem à son image et l'anime ; il n'a pour elle aucun sentiment paternel ou affectueux ; la créature est réputée monstrueuse ; elle

acquiert une puissance supérieure à celle de son créateur ; elle se rebelle ; elle est détruite. Les clés offertes par la théorie ici développée permettent d'échapper au contresens qui verrait dans la domination contemporaine du mythe un reflet inquiétant des développements technologiques qui menacent d'échapper à tout contrôle humain, bref, la peur des machines. Le concepteur humain du Golem imite le Dieu de la Genèse qui créa le premier Golem, Adam, avant de lui insuffler la vie. Son monstrueux *hubris* se reflète dans l'horreur physique de la créature qu'il modèle à son image. Mais surtout il manque au Golem le don qu'il a reçu lui-même de Dieu : l'âme « étincelle divine ». Pour le reste, le Golem prolonge les capacités humaines, fruit d'une intelligence extrême, il connaît des capacités d'apprentissage décuplées et développe dès lors une émotivité lui faisant ressentir l'injustice de sa condition. L'issue est la révolte douloureuse et la destruction. Le récit du Golem traduit, par l'injustice d'une conscience sans âme, celle d'une humanité mortelle, définitivement séparée de son créateur par les savoirs conceptuels mêmes qu'elle développe dans le champ scientifique. Ce récit se focalise, analyse Munier, sur la relation de Dieu à l'homme, et contrairement au mythe prométhéen, en dehors de toute rédemption par le Fils. Le mythe exprime le conflit, éclatant au tournant du XX^e siècle, entre la science envahissante et la foi déniée par elle, le doute « que la science pût assumer la direction sociale et morale de l'humanité ». Loin de venir réenchanter le monde, la multiplication dans les créations de l'imaginaire contemporain de créatures artificielles et d'êtres extravagants, monstrueux produits des hasards de l'évolution, révèle la réalité anxiogène dont ils « distraient » les nouvelles générations et les plus anciennes : « l'angoisse suscitée par l'hypothèse de l'inexistence de l'âme et d'un défaut de sens à la vie humaine (...) La fascination pour ce récit croît en même temps que la perte de foi en un idéal religieux, métaphysique ou même politique, c'est-à-dire en des instances aptes à délivrer un sens à l'humanité (...) L'analyse du mythe a clairement montré que la machine demeure un thème second puisqu'elle n'est que le prétexte au face-à-face de l'homme occidental et de son monstre, de l'homme et de son désert de sens. »

La théorie esquissée par Munier et magistralement illustrée soulève d'innombrables questions auxquelles un volume, même conséquent, nécessairement organisé autour de la problématique spécifique qui en fait l'enjeu, ne saurait répondre. Evoquons-en deux. L'élection d'un mythe dominant par une société a pour contraposée dans la théorie ici développée la notion de modèle conceptuel lui-même dominant, dont le mythe représente le pendant, pensée conceptuelle et pensée mythique offrant à l'esprit les moyens d'exprimer l'entièreté de sa relation au monde. Cette dualité, qui répond à des modèles psychologiques dont l'intérêt est majeur, soulève la question des mécanismes sociocognitifs qui en sous-tendent l'émergence, ainsi que celle de l'incidence des changements sociaux, affectant notamment les instances de production des récits mythiques et celles de leur élection. Evoquons aussi l'anhistoricité des mythes, ou encore l'impossible création de nouveaux mythes. Munier en fait le constat, en pose l'hypothèse, et nous convainc par l'acuité de son analyse. L'auteur cite incidemment Lévi-Strauss « la terre de la mythologie est ronde ». Contre toute filiation intempestive, nous voudrions souligner la différence manifeste de la saisie anthropologique de l'esprit humain offerte ici.

L'unité de la pensée de l'homme, qui s'exprime à travers celle de la création mythique, ne renvoie pas aux structures inconscientes et générales de la pensée symbolique, mais bien plutôt à l'unicité et à la radicalité des questions humaines existentielles. Munier développe une socio-anthropologie de la conscience. Ce faisant, elle offre la preuve que l'humanisme littéraire a encore beaucoup à apprendre à l'homme sur lui-même. Si le vieil humanisme est en crise, ce n'est pas parce qu'il serait aristocratique et bourgeois, mais parce que la science a déshérité l'homme de son sens profond, le plus universel. L'anthropologie ne montre-t-elle pas que nulle part, dans aucune société, l'humanité ne s'est montrée susceptible de donner seule la vie, et qu'elle a toujours été secondée par des acteurs plus puissants, pour insuffler l'humanité à sa progéniture, par le don de ce qu'on entend généralement par âme ?¹ Et il ne semble pas que le modèle généralisé de la communication, cette dernière potentiellement décuplée par l'industrie numérique soit à même, comme d'aucuns l'ont espéré, d'offrir à cet égard le moindre secours existentiel, bien au contraire. Munier, par son analyse du drame mythique élu par la société contemporaine montre la profondeur de ce qui apparaît encore comme sa quête, la force indépassable de l'humanisme révélée à travers sa crise même.

¹ Cf. Maurice Godelier, *Métamorphoses de la parenté*, Paris, Fayard, 2004.